


Présentation

Omniprésent et multiforme, le passé occupe une place de premier choix dans la culture. Évidemment, n'existe pas un seul passé, unique et uniformément répandu. Chaque individu, chaque discipline, chaque localité, chaque groupe économique, social ou d'intérêt, chaque collectivité ethnique ou nationale a son passé et sa vision du passé, plus ou moins partagés. Aussi le passé comporte-t-il plusieurs temps et plusieurs lieux qui balisent la mémoire et la culture, comme des repères indispensables à la vie dans le présent. Il se livre d'ailleurs sous des formes qui varient selon l'intention et la culture du chercheur et du créateur.

Les rapports entre la recherche et la création sont connus, bien que difficiles à circonscrire. Toute démarche intellectuelle ou esthétique, on le sait, comporte une part de l'une et de l'autre. Il est reconnu, par exemple, que l'intuition et l'imagination du chercheur produisent les plus stimulantes productions scientifiques. Inversement, les œuvres de création sont habituellement investies d'une culture dont le succès repose souvent sur une mémoire partagée. C'est pourquoi le titre de cet ouvrage comporte un choix et une démarche ; « la mémoire dans la culture » a été préféré à « la culture comme mémoire ». Ces deux regards sur la relation entre mémoire et culture traduisent deux grands schèmes d'intelligibilité, distincts dans leurs points de départ et d'arrivée, mais complémentaires dans leur signification pour la collectivité. Certes l'un et l'autre s'inscrivent dans une relation présent-passé et réel-imaginaire. Toutefois, le premier privilégie l'analyse du passé à partir d'une documentation donnée. Le second reconstitue ou réinvente le passé à partir de perceptions et d'interrogations culturelles. Entre ces deux pôles, loge un espace interstitiel de rencontres, marquées parfois

d'affrontements, plus souvent d'ignorance réciproque, mais aussi de complémentarités qu'il serait fructueux d'examiner de plus près. De toutes façons, l'un et l'autre jouent un rôle prépondérant dans la société et la conception de son présent et de son devenir.

Le passé se présente sous de multiples facettes, tout comme il s'utilise de multiples façons. On peut tout de même définir quelques formes principales :

Le passé consigné. Le passé tangible, vécu, réel, inscrit dans les institutions, le paysage ou les archives, le passé folklorique recueilli dans des archives orales, le passé préservé et mis en valeur à travers le patrimoine bâti, les biens mobiliers, les vestiges archéologiques ou les objets de musée constituent autant de traces tangibles, visibles, audibles, lisibles de la culture d'une époque ou d'un espace.

Le passé témoignage. Par ses préoccupations et ses pratiques, il comprend tant le passé savant que le passé populaire qui s'intéresse aux souvenirs et aux papiers de famille. Il couvre le passé tel que construit par différentes disciplines : l'archivistique, l'archéologie, l'ethnologie, l'histoire, l'histoire de l'art, la géographie historique et la muséologie qui se réfèrent à des processus distincts.

Le passé expérience. Ici la culture traduit cette mémoire qui habite chaque personne et à partir de laquelle elle observe, évalue et agit. Ce passé se prête à plusieurs formes d'expression culturelle ; implicite ou vécu, pragmatique ou fonctionnel, de l'ordre du quotidien ou de la culture matérielle, dans le discours, l'œuvre intellectuelle ou la performance artistique, et ce, dans les institutions, les organismes, les collectivités ou les familles.

Le passé référence. Si, par sa nature même, le passé nous entoure, vit et agit dans le présent, il se prête également à plusieurs usages. Trace tangible, organique et consignée, la mémoire, que l'on veut pourtant authentique et fidèle, prend la forme de rappels, d'évocations, d'aménagements, de reconstructions *a posteriori* et souvent embellies du passé. Constamment revitalisée, réutilisée, réactualisée dans des sens qui s'éloignent parfois des motifs et des circonstances qui lui ont donné naissance, la mémoire se transforme en référence culturelle.

Les deux grands schèmes d'intelligibilité que constituent la mémoire et la culture évoluent selon des pratiques et des rythmes différents qui mériteraient d'être mieux connus. Ils se découpent en divers temps ou phases de la pratique du passé, qui se rejoignent parfois, sans vraiment se confondre. Là en somme se côtoient

l'esthétique et la science, l'imaginaire et le réel. Ces deux logiques, apparemment antagoniques dans leurs prémisses, finissent peut-être par devenir complémentaires et par se féconder l'une l'autre.

Notre lecture de ces cheminements s'appuie particulièrement sur l'exemple francophone. Elle profite des études de nature englobante menées par la CEFAN. Elle s'inscrit résolument dans la pluridisciplinarité, dans la complexité des démarches et des regards, sans proposer d'exclusivité ou de hiérarchie des unes par rapport aux autres et sans prétendre à une hégémonie de l'une sur l'autre. Elle perçoit la mémoire comme un territoire de l'identité, un territoire partagé par la science comme par l'esthétique.

Cet ouvrage explore différentes facettes d'expression et d'usage de la mémoire. Il en laisse entrevoir l'éventail et le dynamisme. Cette mémoire, qui paraît éclatée, révèle à la fois les processus humains et les modes diversifiés de rapport à la culture, des schèmes d'intelligibilité qui paraissent sourdre du réel et de l'imaginaire, mais qui se rejoignent quelque part. Ces espaces de mémoire prennent la forme de témoignages, d'analyses et de comptes rendus d'expériences. Ils évoluent entre le vécu et le théorique, l'oubli et l'essentiel, l'inné et le construit. Ils sont mémoire en action, regards sur le passé transformés en engagement dans le présent pour l'avenir.

L'ouvrage, qui comporte quatre chapitres, illustre différentes contributions de la mémoire dans la société, à partir de regards expérimentés sur la question. Il prend appui sur des supports variés de mémoire ; il repose sur des démarches disciplinaires distinctes ; il analyse des représentations diversifiées du passé ; il rend compte de processus de constitution et de transformation de la mémoire. En somme, il emprunte et réunit différentes voies pour cerner le rôle de la mémoire dans la culture.

« Mémoires d'expériences » livrent une gamme d'observations du parcours de la mémoire dans le temps des sociétés, dans les champs disciplinaires et quant à sa situation chez les jeunes dans le présent. Elle allie les secteurs universitaire et privé, l'évolution et la prospective. Elle définit, en quelque sorte, différents contextes qui président à l'élaboration et à l'expression de la mémoire.

« Pour une morphogénèse du passé » de Jacques Mathieu propose, au point de départ, une perception de la structuration et de l'évolution des disciplines historiques au cours du siècle dernier. Cette contribution tente de dégager, par l'observation des pratiques scientifiques, divers modes de relations au passé, ainsi que des processus qui ont présidé à ces transformations. Elle fournit l'occasion de réaffirmer la légitimité d'une large variété de démarches scientifiques et de situer la nature et la pertinence de ses préoccupations, en plus d'inviter à explorer d'autres avenues qui relie le passé et le présent. L'expérience de mémoire dont témoigne le président du Mouvement Desjardins, Claude Béland, vise à vérifier comment joue la mémoire dans une grande entreprise économique ayant un souci de transparence publique, appartenant à ses membres sociétaires et soucieuse de ses engagements sociaux. Claude Béland montre la continuité et la persistance des principes fondateurs ; permanence qu'il présente comme une mémoire de finalités. Il montre aussi comment ces principes ont survécu aux changements de structures (mémoire de moyens) et ont été constamment réactualisés dans un présent toujours en mouvement. Il signale enfin comment cette mémoire des finalités intervient dans la vie au quotidien de l'entreprise et dans les rapports avec les membres. Chez Desjardins, en somme, la mémoire des finalités, reflet d'engagements et signe d'appartenance, guide l'action. Elle assure l'équilibre entre l'enracinement, la capacité de s'adapter au présent et d'anticiper le futur. Pour sa part, Jean Du Berger s'attache à la pratique ethnologique et à son évolution. Il compare les tendances de consignation de mémoire dans l'écrit, dans l'oral et dans l'objet. Il dégage les phases du passage d'une mémoire homogène et figée à une mémoire active, stratégique, plurielle et dynamique. Il établit ainsi une voie de passage intéressante avec la perception de Joseph Melançon. Celui-ci rappelle la position du littéraire, extérieure à l'histoire, obéissant à d'autres impératifs. Malgré la totalité mémorielle dont le littéraire est investi, la distance qu'il cherche à prendre vis-à-vis de la réalité passée finit par sembler absolue et uniquement tournée vers l'avenir. Elle remet en question le sens même de l'histoire, dans la mesure où, depuis le *Refus global*, on serait passé d'une idéologie de référence à une souveraineté du présent. Bogumil Jewsiewicki Koss s'inscrit résolument dans ce présent et observe d'une façon particulièrement

perspicace la nature et le rôle de la chanson populaire chez les jeunes, dans quatre pays différents. À partir d'une comparaison entre la production actuelle de la mémoire et celle de l'histoire il y a plus d'un siècle, il illustre la réappropriation des grands événements de l'histoire qui abolit les distances entre ici et ailleurs, entre le présent et le passé.

« Mémoires de nation » relatent les stratégies de collectivités conciliant leur passé et leur devenir. L'exploration des frontières entre les cultures sert à définir la place que le passé occupe dans le discours identitaire. Yves Roby propose une lecture de la société franco-américaine à partir du regard de l'Autre, ce dernier étant l'évêque irlandais ou le « nativiste » américain. Il montre que ces rapports témoignent de la lutte des élites pour assurer la survie en terre américaine de la religion, de la langue et des coutumes héritées du Canada français. Il signale que toutes les prises de position se font au nom d'un projet de société faisant rimer foi dans l'avenir et culte du souvenir. André Lalonde précise la place de l'histoire et de la diffusion culturelle dans le rêve francophone de l'Ouest. Il montre comment les institutions culturelles héritées ont servi à définir les projets de société de la collectivité fransaskoise. Robert Garon analyse le rôle primordial de l'État dans la préservation de la mémoire d'une nation. Par l'étude du rôle dévolu aux Archives nationales du Québec, il retrace les principales orientations gouvernementales et les étapes franchies dans la mise en place et l'organisation d'un système de mémoire consignée. Il signale les ressemblances entre ces archives et l'image de la société qui les a créées.

« Mémoires d'espaces » présentent des totalités organisatrices qui façonnent à des échelles différentes les relations au passé. Gilles Ritchot part d'un modèle avec ses lois et ses traits innés, d'ordre anthropologique, politique et économique. Il estime que, dans le rapport géopolitique nord-américain, l'espace culturel francophone a été favorisé par une faible densité démographique insérée dans un vaste réservoir de ressources naturelles. Normand Séguin voit la juridiction paroissiale comme un principe d'organisation qui territorialise considérablement et rigoureusement. Point d'ancrage des grandes institutions, unité socio-économique et culturelle, la paroisse transpose la nation, sa mémoire collective et sa culture dans

le paysage local. Luc Noppen et Lucie K. Morisset interprètent les témoins architecturaux de l'histoire à la manière d'un palimpseste, permettant de réinsérer le passé dans la logique des lieux. Ce recours à la fonction et à la symbolique de l'architecture introduit ainsi un puissant rapport modélisateur entre histoire et mémoire. Johanne Daigle relate la présence et le rôle de l'histoire des femmes dans la production scientifique. Elle montre comment la réalité féminine, ignorée de l'histoire traditionnelle, est devenue un genre dans l'étude du passé et des sociétés. Avec l'oubli dans une œuvre de Marie Laberge, Mylène Tremblay explore les espaces intimes et intériorisés, les ressorts et les détours du mental. Ce rappel d'un temps et d'un vécu familial associe la trahison du souvenir et la renaissance à la vie, l'oubli et la mémoire.

« Mémoires de processus » portent sur des champs dont l'importance et la pertinence se sont révélées récemment et avec force à nos perceptions et à nos sensibilités. Elles font voir ces coutures invisibles qui donnent cohérence à l'étude des faits de culture et des traces du passé. Martine Cardin fait voir comment la mémoire des professeurs d'université joue un rôle clé dans l'actualisation et la mise en œuvre du projet universitaire. Mémoires de savoir et de savoir-faire, les activités professorales et leur transmission affirment et perpétuent les valeurs et les traditions à la base de la mission universitaire. Par l'évolution des façons de consigner l'événement de la naissance, Hélène Mercier illustre comment les préoccupations du présent influencent la création et la constitution d'archives. Patrice Groulx examine la place et le destin d'un héros de l'histoire – Dollard des Ormeaux – dans la production théâtrale. Il montre comment ces représentations s'inspirent d'un texte fondateur quasi contemporain des événements et traduisent une mémoire construite, voulue et consciente. Gilles Thérien établit des ponts entre mémoire et imaginaire. À partir d'un ouvrage de science et d'un ouvrage de littérature, il voit la *memoria* comme un imaginaire non fictif, dont les auteurs sont investis. Et cette *memoria* qui n'a rien de statique, de passif ou de technique se perçoit comme une expérience, un ensemble de réseaux et de dynamismes.

Ces textes examinent en somme différentes façons dont la culture puise au passé et dont la mémoire investit la culture. Ils

explorent cette grande diversité de rapports entre la science et l'imaginaire, le passé et le présent. Manière de penser l'avenir, cette mémoire, dans son principe actif, invite au rapprochement entre les personnes. Et dans le contexte actuel de mondialisation et de rencontre interculturelle, une ressource de premier ordre s'offre à la gestion des changements : la mémoire.

J.M.